

Peut-être engourdi par la constante régularité de sa lente progression, la « gauche » laissait vieillir ses méthodes de propagande. Depuis 1880, les élections amenaient chaque fois un nombre plus grand de députés à la Chambre, mais surtout la foule augmentait dans les parties, les syndicats. Passons sur les radicaux à qui la possession fréquente du ministère de l'Intérieur conférait un grand prestige administratif. Les partis prolétaires restaient fidèles à leurs vieilles méthodes éprouvées, au quadrille du journal, de l'affiche, du tract, de l'orateur. La montée brutale du maximalisme Mussolini, considérée comme éphémère et accidentelle, avait à peine secoué la torpeur. On ne remarquait pas que les fractions agitées de la bourgeoisie assimilaient le fameux quadrille, que, du reste, la droite possédait le monopole de la propagande indirecte, du bain de persuasion sournois. L'irruption du méchant Hitler fut un réveil en sursaut. Il fallait désormais et vite utiliser les formes les plus modernes d'agitation : exaltation en meetings décoratifs de masse, théâtre, radio, cinéma.

La Musique mécanique DISQUES La France Française

Dans toute collection de disques burlesques doit figurer l'enregistrement de « L'Hymne Croix de feu » (Gramophone éditeur). Panzera en est le chanteur, Gabriel Bousy le poète, Delincourt le compositeur ou plutôt, suçant la forte parole du colonel La Rocque, ils en sont les trois bardes; Casimir se réservant en exclusivité le rôle de bouffon. Ne l'achetez pas, non, il ne faut pas donner un sou à ces messieurs, mais aux yeux des bons termes avec un marchand de disques, écoutez-le « gratuitement ». Ce conseil s'adresse également aux Croix de feu qui trouveront dans cet intéressant document la preuve de la dupérite dont ils sont victimes. Cela commence par un petit laïus du bras de « ces » associations (pensez, 2.000 adhésions par jour depuis deux ans passés, femmes, enfants, gens de maisons et ouvriers affamés compris). On y apprend que l'hymne des Croix de feu ne doit rien « aux musiques vulgaires et aux rengaines triviales » et « qu'il est soutenu, étoffé (laine et coton) par une orchestration brillante dont aucun parti raffiné, etc. ». On y apprend aussi, à une époque où la musique ne saurait se passer de Stravinsky, de Markewitch, de Falla, de Hindemith, des jazz américains, des rumbas cubaines, on y apprend aussi, dis-je, que « l'école musicale moderne française est la première de toutes et que les autres pays ne discutent pas cette évidence ». On y apprend bien d'autres choses dans un futur où surgent les noms de Frédéric Mistral, de Pétrarque, et de Panzera « prétre de la mélodie ».



Les Croix de feu se sont dressés (sic) avec les oiseaux (sic) de France.

« Et cela se termine par cette éponge : « Nous voulons la France française. » Qu'est-ce à dire ? Faut-il expulser quiconque descend des nombreux peuples qui, par la force, se sont introduits sur le territoire ? Normands, Bourguignons, Goths, Visigoths, Juifs (Daude), Arabes (Lacal), Germains, etc., et dans ce cas que restera-t-il ? Et surtout si l'on veut la France française, ancien-til, ineffable colonel, de toucher l'argent de la famille franco-allemande de Wendel ? De la famille juive Rothschild ? Et convient-il d'admettre dans la Grande France les nègres d'Afrique et des Antilles, les Berbères, les Arabes, les Indochinois, les Maoris, les Guyanais ? Ici l'impression, colonel, que vous décolonnez.

Signalez en tous les cas, lorsqu'on parle de « chanson de geste », il ne s'agit pas de musique pour sourds-muets comme l'éloquence de Comice agricole du comte et l'enchaînement qu'il en fait avec « le geste » Croix de feu permettrait de le supposer.

Ajoutons que les socialistes ne négligent pas les films purement didactiques, puis-que préparent des dessins animés d'explication sur certains points de politique intérieure et extérieure. Leur travail est une remarquable utilisation des ressources d'ingéniosité et d'intelligence qui suppléent à la faiblesse des ressources.

Autrement existait bien, dans la sphère d'influence communiste, la section cinématographique de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (A. E. A. R.), mais, peu nombreuse et sans grands moyens, elle bornait son activité à des discussions idéologiques. Les communistes avaient pourtant déjà compris la puissance sentimentale du cinéma et projeté des films soviétiques au sein de l'Association Spartacus, puis, après la dissolution de celle-ci, dans des séances privées de syndicat ou de rayon. C'est ainsi qu'on put voir les chefs-d'œuvre d'Eisenstein de Poudovkine, du Dovjénko... il est impossible de tout citer. On ne mesure pas l'efficacité de ces projections, l'influence qu'elles ont pu avoir dans le recrutement. Les symboles de victoire pour la classe ouvrière, de lutte, d'héroïsme, de dévouement se bousculaient sur l'écran, monaient à la tête des spectateurs entassés dans des salles févresques, fumeuses, trop étroites. Cependant le P. C. n'envoyait pas encore de tonnes de films de propagande en France.

La tendance à l'élargissement qui transforma l'A. E. A. R. en Maison de la culture métamorphosa la « section cinéma » en Alliance du cinéma indépendant. Peu de temps avant les élections, le comité central du P. C. consacrait un certain budget à la réalisation d'un film, entrant en relation avec l'Association pour lui confier le travail, en vue d'avenir ; c'était surtout l'apparition d'un élément affectif dans l'attention du socialiste, qui venait s'ajouter à la valeur purement logique des idées.

« L'Hymne des Croix de feu » survient ensuite à propos pour nous éclairer sur la nécréc des « Croix de feu » dont le nom même prête à une telle contrepétorie que l'on est concinca qu'il s'agit pas d'un hasard. A noter que l'hymne en question regorge d'images sexuelles : Les Croix de feu se sont dressés (sic) avec les oiseaux (sic) de France. France rime naturellement avec espérance et je recommande le passage où l'alaouille (symbole phallique) sort des sillons (symbole maternel) pour aller se balader sur les buissons et les maisons. Quant à la musique, succédant de « ils ont brisé mon violon parce qu'il avait l'âme française », elle est non moins révélatrice d'une nécréc sexuelle qu'un psychanalyste pourrait aisément déterminer et où je crois découvrir un évident « complexe de castration ».

Grâce à cette musique la France française devient la France française française. C'est déjà beaucoup, mais il faut exiger plus encore. Portée par le mouvement d'enthousiasme du Front populaire, cette organisation doit profiter de l'occasion pour mener loin et vite sa propagande parmi les spectateurs de cinéma. Il faut que la ville de province la plus reculée, le plus petit village qui possède une salle de projection, compte des adhérents. Il faut se former à l'image même du Front populaire pour mener, à l'aide de celui-ci, une propagande énergique. Certes il ne s'agit pas de faire de politique ; culturel d'abord. Du reste, aussitôt que le film de propagande communiste ne sera plus interdit par la censure, il sera sans doute confié à une maison de distribution privée. C'est-à-dire qu'il y aura probablement des nécréc-présentations qui peuvent exister parmi les esprits timorés et qui le considèrent comme une filiale du P. C. Ce n'est pas pour rien qu'il a pris un nom aussi proche de Radio-Liberté et qu'il se réclame du Front populaire. Sans changer sa direction indépendante, il pourra donc, au même titre que Radio-Liberté, posséder une commission de contrôle ou devraient entrer des représentants du parti communiste et sans doute du parti radical, pour mener, à l'aide de ces formations, une pénétration puissante en province.

Radio-Liberté est formé pour participer aux élections d'un conseil de régence radiophonique et pour lutter contre les associations réactionnaires et religieuses, nous dira-t-on ? Il est permis de penser que des élections analogues pourraient bien avoir lieu parmi les spectateurs de cinéma à la suite des réorganisations imminentes dans les trusts Pathé-Natan-G. P. F. A.

LOUIS CHAVANCE.

« L'occupation d'un grand magasin par Paulette Godard dans « Les Temps modernes ».

“BALLETS” A L'OPÉRA

Notre ami Georges Pioch vient d'écrire un remarquable article sur l'Opéra (V. O. n° 23 juin). Cet article est consacré à la gloire de Jacques Rouché, le dernier des mécènes... M. Rouché poursuit inlassablement son effort. Rien ne l'arrête : ni les difficultés, ni les grèves, ni les événements de régime... Les « Fêtes de Paris » décommandent fètes sur fètes, M. Rouché présente créations sur créations.



Serge Lifar dans « Le Roi nu » à l'Opéra. Leur fort doué, est bâclée, elle manque d'autant de style que d'originalité... La chorégraphie de Serge Lifar cède continuellement la place à la mimique, à une mimique qui s'évertue, bien en vain, à expliquer l'argument tiré d'un conte d'Andersen.

Fort heureusement Lifar reste le prestigieux danseur que nous connaissons. Lui et sa partenaire Lorcica exécutent une série de numéros d'une précision, d'une élégance, d'une souplesse remarquables. Car, il faut bien également le reconnaître, Prima, le costumier et décorateur, n'a pas été particulièrement inspiré... Tout cela manque d'aisance et de fantaisie. « Un balier pour rien », l'autre nouveau ballet, a le mérite de n'avoir aucune prétention. C'est un divertissement agréable, sans plus et c'est ainsi qu'il faut l'accueillir.

ANDRE BOLL.

au lendemain de PARADIS PERDU Impressions de I. MARKEWITCH

Au prix de difficultés extraordinaires et de sacrifices personnels importants, Igor Markewitch et Munich ont pu donner, à la Salle Pleyel, le 18 juin, une audition de Paradis perdu.

Nous avons rejoint, au lendemain d'un accueil véritablement triomphant, le compositeur Igor Markewitch et nous lui avons demandé de nous communiquer ses impressions.

LOUIS CHAVANCE.

« Ce qui m'a surtout frappé, nous a confié Markewitch, c'est la disproportion qui existe entre une heure de musique et l'effort formidable qu'a nécessité la mise au point de cet oratorio. Il m'a semblé que si j'avais pris encore une fois contact avec le « grand public », je n'aurais pu attendre ce que j'appelle le vrai public. Aujourd'hui, ce sont les snobs qui vous enferment dans une tour d'ivoire, ce sont eux qui dressent une sorte de barrière infranchissable, ce sont eux qui vous coupent avec le monde extérieur, avec la foule des mélomanes. Enfin, il m'a semblé que le musicien, dans la société actuelle, était devenu une sorte de phénomène : il est dans une situation plus que paradoxale car, contrairement à toutes les traditions, il lui est impossible de travailler pour vivre, ou contraire il faut qu'on lui donne la possibilité de vivre pour qu'il puisse travailler. J'ai mis plus d'un an à composer cet oratorio. Son exécution a coûté et m'a coûté de l'argent. Quelle solution ? Ceci dit, j'ai été extrêmement satisfait de l'accueil que ma dernière œuvre a reçu, elle a été écoutée non seulement avec sympathie, mais avec attention. »

Le personnel de l'Opéra-Comique, à l'unanimité demande au gouvernement de prononcer la carence de la direction actuelle et de pourvoir à son remplacement

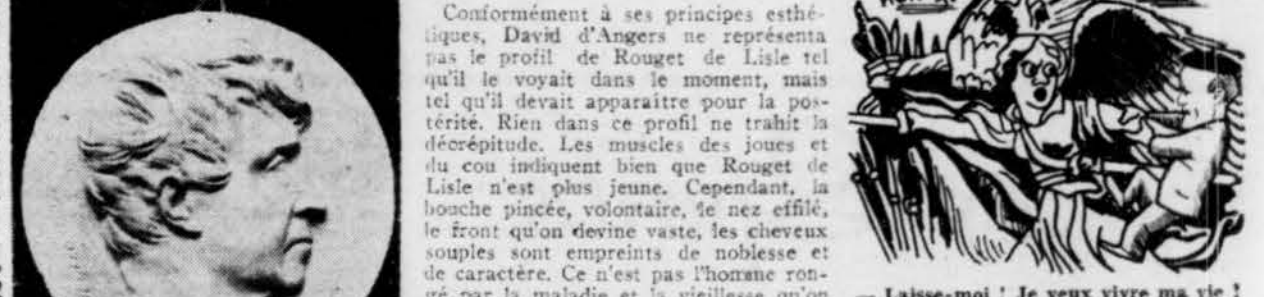
Et « l'indésirable » M. P.-B. Gheusi de prendre aussitôt la plume pour se justifier. M. P.-B. Gheusi est stupéfait, il n'a jamais pris aucune mesure « vexatoire » contre un artiste, il n'a jamais « manqué à aucun de ses engagements ». M. P.-B. Gheusi avait « la candeur de penser qu'il ne comptait que des amis ». M. P.-B. Gheusi « a consommé toute sa vie à son théâtre qui est le leur ». Les ingrats ! M. P.-B. Gheusi « a donné six millions en moins de quatre ans à l'Opéra-Comique »... Avec les quatorze millions de la subvention, la gestion de M. P.-B. Gheusi a donc coûté VINGT MILLIONS. Cinq millions par an pour faire de l'Opéra-Comique un sous-théâtre lyrique de province ! Il y a quelque chose de pourri dans l'exploitation de notre seconde scène lyrique. Et la réponse de M. P.-B. Gheusi le démontre péremptoirement.

Le Music Hall Par 30° à l'A.B.C.

Il y a un music-hall et music-hall, comme il y a une satire et satire. Prenez un peu de littérature spéciale, mettez-y beaucoup de fesses, de messes noires ou grises, quelque attribut symbolique pour flagellants ou fétichistes, quelque soie moulurée pour masochistes ou nécrophiles ; vous êtes à l'A.B.C. Mettez, au contraire, dans un plat d'actualités, de la verde, de l'entrain, pas mal d'esprit et une bonne dose de gouaille parisienne sans crainte du pouvre ; peut-être serez-vous à l'A.B.C. aussi, par des périodes de relâchement caniculaire des pores et des ménages, il y a à prendre et à laisser. A prendre et à laisser... Du moins n'y a-t-il rien à rendre, rien qui pèse sur l'estomac jusqu'à ce qu'on lui cède. Certes, Granier parle de Cécile Sorel. Mais il s'essuie la bouche après et on a la faculté de faire comme lui. Mistinguett, il est vrai, apparaît. Mais le premier moment de terreur passé, on s'aperçoit que ce n'est qu'une imitation, un truc à faire peur. Et on se recule dans son fauteuil. Malheureusement la nouvelle revue de l'A.B.C., dans son ensemble, se cale, elle aussi, dans un fauteuil. Elle dort. Mettons qu'elle sommeille. De temps en temps, une mouche se pose sur son nez et cela fait un réveil. La mouche s'appelle Marie Dubas ou Michel Simon ou parfois, quand elle a le doigt dans le nez, Aléo. MM. Mauricet, Varenne et Yorska ont été prudents, calmes et modérés. Ils avancent en mettant un pied devant l'autre et comme ils sont vite fatigués, ils s'assoient souvent. Chacun fois en plein dans un lieu commun. On a ainsi un coprs de garde, des girls qu'à éventail et même l'agent de la porte Saint-Denis. S'il n'y avait, dans le coprs de garde, de la chanson, derrière les éventails, quelques jolies femmes et à la porte Saint-Denis d'il y a trente ans, Michel Simon rentrer, qui va retirer ses 3.600 francs pour signer des emprunts russes, s'il n'y avait toutes ces circonstances atténuantes, ce serait désolant. Pour le reste il y a une scène légèrement salée (6, rien que du sel de cuisine, et sans excès !...) où M. Fabre et sa si comique Comédie reçoivent un coup de pied au derrière. Mais ça ne casse rien. Il y a aussi un tableau où la petite et décidée Gaby Triguert tire les oreilles à Shirley Temple. C'est amusant, évidemment.

A propos du... Centenaire de Rouget de Lisle

David d'Angers ne pouvait pas oublier, dans la « galerie » de portraits qu'il édifia à la gloire des hommes illustres, celui de Rouget de Lisle. L'auteur de « La Marseillaise » méritait bien de figurer dans cette unique et incomparable « galerie », sinon à côté des grands serviteurs de l'humanité, mais parmi les plus nobles enfants de la patrie et de la République. Le sculpteur grettait l'occasion qui lui permettait de voir Rouget de Lisle et de faire son portrait. Elle se présenta dans le courant de l'année 1829. Un de ses amis politiques, l'ancien évêque constitutionnel Grégoire, l'ayant chargé de remettre à Rouget de Lisle une somme d'argent produite par la vente de l'armoire et Grégoire donnait l'argent — David d'Angers s'empressa de s'acquiescer de sa mission.



Rouget de Lisle, par David d'Angers.

Conformément à ses principes esthétiques, David d'Angers ne représenta pas le profil de Rouget de Lisle tel qu'il le voyait dans le moment, mais tel qu'il devait apparaître pour la postérité. Rien dans ce profil ne trahit la décrépitude. Les muscles des joues et du cou indiquent bien que Rouget de Lisle n'est plus jeune. Cependant, la bosche pincée, volontaire, se nez effilé, le front qu'on devine vaste, les cheveux souples sont empreints de noblesse et de caractère. Ce n'est pas l'homme rongé par la maladie et la vieillesse qu'on a devant les yeux, mais celui qui a concu l'un des chants qui ont le plus rémoué les foules.

RENE CREVEL Les Comédiens et la C.G.T.

Un an s'est écoulé depuis la mort de René Crevel. Nous ne pouvons laisser passer cet anniversaire sans rappeler la place que tient René Crevel dans la littérature révolutionnaire. Pour tous ses amis il reste présent, avec toutes les exigences que lui permettait sa grande générosité. Pour tous les jeunes, René Crevel est un code et un exemple, il a ressenti toutes nos angoisses, décrit tous nos élans ; tant qu'il l'a pu il nous a montré la voie en choisissant la solution la plus courageuse. Avant tout, Crevel a été un garçon propre, le plus révolutionnaire de nous tous, qui savait satisfaire jusqu'aux dernières exigences de sa pensée. Malgré sa violence de sentiments à l'égard de l'ordre bourgeois que nous haïssions, il n'a jamais été un sectaire, parce qu'il était un être très humain. Les succès récents des masses ouvrières consacrent la cause pour laquelle Crevel a toujours combattu. Aussi je crois que le meilleur moyen de rendre hommage à notre ami est de se consacrer avec plus de force encore à l'idéal auquel il s'était voué. M. P.-L.